

BEAUTÉ DIVINE ET DOULEUR HUMAINE

dossier

Par F.A.D

De l'androgynie de l'ange au corps torturé selon Francis Bacon, Chaza Charafeddine place l'humain au centre de son œuvre, essentiellement composée de collages et de manipulations digitales. Commissionnée par la galerie Agial, elle donne à voir depuis 2010 une œuvre étrange et fascinante, à la croisée du pop, du modernisme et de l'expressionnisme.



Entre la danse et les arts visuels, un cheval ailé

Après quatre ans de formation en danse eurythmique à Hambourg, Chaza Charafeddine revient au Liban au début des années 2000 avec le projet de transmettre cette langue gestuelle qui se parle avec le corps tout entier. Après un premier spectacle « pas très abouti », dit-elle, elle est contrariée par la maladie qui l'oblige à abandonner la danse. Six ans passent où elle se disperse en activités diverses. Sa créativité est mise en veilleuse. Un jour, un ami lui demande si, de par ses relations, elle ne connaîtrait pas un de ces illustrateurs qui réalisent des portraits à la gloire des martyrs de la résistance. Il lui montre un livre sur les représentations populaires de l'art islamique. Il s'agit d'un art à la fois naïf et très codifié. Charafeddine y découvre, fascinée, les représentations du Buraq, cet animal fabuleux « blanc et long, plus grand qu'un âne mais plus petit qu'une mule, qui pose son pied aussi loin que le regard peut porter », qui a transporté le prophète Mahomet lors de son voyage

nocturne entre la Mecque et Jérusalem d'où, escorté par l'archange Gabriel, il fit une ascension au ciel, traversa sept univers et vit l'enfer et le paradis. Selle de rubis et mors d'émeraude, le Buraq est généralement représenté comme un cheval ailé avec un visage et un buste de femme et une queue de paon. Symbole de triomphe et de gloire, le Buraq transporte les élus au paradis.

Ambiguïté du Buraq

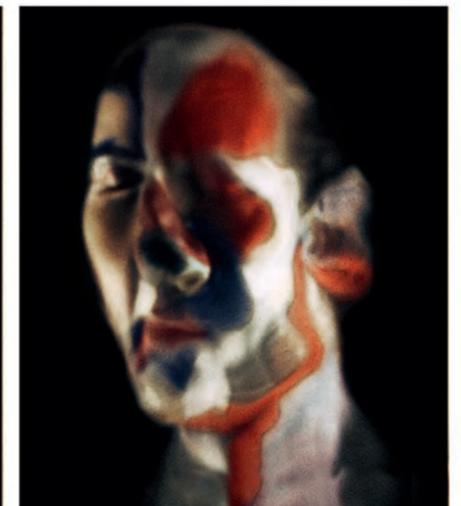
Chaza Charafeddine est interpellée par le visage du Buraq tel qu'il est représenté dans la tradition islamique, notamment moghole. Car ce visage de femme est maquillé, son regard est aguicheur, il est lourdement ornementé. Cependant, le buraq n'a pas un caractère spécifiquement féminin. De par son caractère divin, il n'est ni homme ni femme. Cette ambiguïté sexuelle va devenir un critère de beauté dans les sociétés mogholes du 15e au 18e siècle. Les hommes seront glabres et les femmes au contraire masculinisées, telles les femmes de la dynastie qajar.

Sur une longue période, il sera difficile de distinguer un homme d'une femme, sinon par leurs bijoux de tête. Pour l'artiste, il y a comme une révélation dans cette caractéristique insolite de l'art islamique : « au Liban, en particulier, nous sommes peu instruits sur l'art islamique en général. Nous n'avons pas de musées ou d'œuvres majeures qui en rendent compte avec fidélité. L'art européen nous est bien plus familier », souligne-t-elle, ajoutant que c'est l'école de Lahore, au Pakistan actuel, qui a produit les plus grands enlumineurs et maîtres de la miniature persane.

La Divine comédie, sur une affiche de Najwa Karam

« Un jour, raconte Charafeddine, je vois une affiche représentant Najwa Karam. Une affiche géante où l'on voit la chanteuse de trois quarts, dans une robe blanche moulante qui met en avant un postérieur avantageux. Je vois en elle le buraq et je me lance dans un premier montage. Pour moi, les artistes moyen-orientales sont comme le dieu Krishna,

Photos DR



elles changent sans cesse de visage et finissent par se ressembler toutes à force de vouloir adopter le même aspect. Je décide de les transformer toutes en Buraq. Mais je me rends compte qu'il est très difficile d'obtenir une autorisation pour les prendre en photo, surtout pour ce projet. Certains assistants me disent même que ce serait nuisible à leur image. Je me tourne donc vers la communauté homosexuelle, transsexuelle et transgenre. Des hommes féminisés avec lesquels je menais de longues entrevues avant de commencer à les photographier. Ils m'intéressaient d'abord en tant qu'humains, puisque l'humain est au cœur de ma démarche. J'écoutais leur « être femme ». Leur aspiration à la féminité était telle que rien ne pouvait être assez féminin pour la définir. L'un d'eux m'a même dit « tu ne peux pas comprendre, tu es une femme ». Un autre affirmait qu'il détestait porter des chemises dont les boutons étaient cousus du côté droit, ce boutonage étant traditionnellement réservé aux chemises masculines. Quand on avait fini

de parler, on enclenchait le processus du portrait. Je faisais mes collages sur des fonds de miniatures persanes en puisant dans leur bestiaire fantastique l'animal qui correspondait à la personnalité de chacun. Pour Alexandre Paulikevitch (danseur oriental et chorégraphe), j'ai choisi le paon, symbole de beauté, de sagesse et de vanité. Un paon qui danse. Pour Krikor Jabotian (styliste et couturier) j'ai choisi un paon qui vole. Quatre autres personnages ont été transformés en anges. Le résultat était intéressant. Très pop, il attirait l'attention sur un art peu connu, lui offrait une dimension contemporaine et contribuait à offrir une visibilité à une communauté souvent persécutée. J'ai intitulé ce projet « la Divine comédie », en référence à l'oeuvre de Dante qui, dit-on aurait eu connaissance de la narration musulmane sur le buraq et sa traversée des sept ciels, entre enfer et paradis. »

Comprendre la souffrance à travers Bacon

« Au bout de mon projet sur la Divine

comédie, je me suis prise au jeu. L'artiste en moi, comblée, réclamait une suite. J'avais besoin d'exprimer d'autres émotions. A partir de 2011, les images qui nous parvenaient de la guerre de Syrie réveillaient en nous des souvenirs atroces. J'avais l'impression que cette souffrance était la pire jamais vécue depuis la deuxième guerre mondiale. Moi qui ai grandi dans la guerre, je n'aurais jamais pensé que cela pourrait encore se passer de nos jours. Les corps qui étaient restitués aux familles étaient mutilés, déformés. Ils me faisaient penser aux toiles de Bacon. Comme je ne pouvais pas participer aux secours ni être sur place, j'ai voulu à ma manière dire à ces gens que je les vois, me mettre virtuellement à leur place, leur exprimer mon empathie. Il est très important pour ceux qui souffrent d'avoir un témoin pour faire part de leur douleur. Pour reproduire dans ma peau ces images pénétrantes, ma référence la plus insistante était Bacon, lui qui sans cesse reproduisait dans son oeuvre la douleur et la folie de son compagnon en proie



à l'alcoolisme. J'ai fait peindre mon visage et mon buste avec deux palettes empruntées à Bacon, l'une de rouge, jaune et brun, l'autre de noir, rouge et bleu. Le photographe Talal Khoury a photographié mon reflet sur des plaques d'aluminium, les unes mates, les autres miroitantes. Nous avons fait cinquante tentatives avec différentes projections de lumière pour réussir le bon angle, et plus de 1600 photos pour obtenir les 30 finales. »

Corps dormants et corps endormis

« C'est comme si j'avais tout à coup besoin de paix. J'ai réfléchi à la différence entre le corps dormant et le sommeil en tant que tel. Le sommeil est souvent turbulent, bien que le corps dormant reflète un abandon intense. Durant quarante cinq jours, j'ai dormi sous l'œil d'une caméra qui enregistrerait mes nuits. Les photos qui résulteront de ce projet en cours seront réalisées en tirages uniques. Les tirages papier seront superposés sur d'autres tirages sur plexiglas, donnant ainsi une idée du dormeur et de sa psyché ».